

BELGIQUE-BELGIE
P.P.
6730-TINTIGNY
11/655

Atout sens

TRIMESTRIEL
N°15
Juin 2014

Décoder l'économie



Édito

Un dossier a été introduit en janvier en faveur de la béatification du Cardinal Cardijn, cet évêque belge qui fut à l'initiative de la méthode « Voir – Juger – Agir », la base du travail d'Éducation permanente du Cefoc aujourd'hui.

VOIR : poser son regard sur la société, analyser les enjeux d'un monde en pleine mutation.

JUGER : confronter cette réalité avec les valeurs qui portent nos convictions.

AGIR : se positionner comme acteur dans son environnement immédiat ou plus large, s'engager avec l'espoir que les choses peuvent changer.

Avec le soutien des asbl Afico et Cefoc, la troupe de théâtre-action « Les Mères veilleuses » fait réfléchir les spectateurs sur la brutalité d'un plan d'activation des chômeurs. (pp.2-3)

Lors d'un week-end de formation à Wépion, près d'une quarantaine de personnes ont trituré des notions d'économie parfois rébarbatives. (pp.5-12)

Pendant six années, un groupe de 16 personnes s'est réuni mensuellement dans un petit local sur la place de Pesche. Les récits de certains participants ont été le prétexte pour comprendre ce qui se vit au quotidien. (p.13)

A Yaoundé, au Cameroun, des Petites sœurs de Charles de Foucault, venues de différents horizons africains, travaillent ensemble à construire du sens à leur action. (pp.14-15)

Que ce soit dans la campagne couvinoise, à Namur ou en terre africaine, des femmes et des hommes se rassemblent et réfléchissent, se confrontent et s'enrichissent avec la conviction que rien n'est inéluctable et que l'action de la société civile est un des moteurs indispensables à une transformation de la société.

Bonne lecture

Annick Page

Editeur responsable

Thierry TILQUIN

Equipe de rédaction du numéro

Joseph DIGNEFFE
Pontien KABONGO
Patrick LISSOIR
Marina MIRKES
Annick PAGE
Philippe PIERSON
Bénédicte QUINET

Mise en page & illustrations

Renaud HOEDT
Anne LEGRAIN
Bénédicte QUINET

Abonnements

« Atout sens » paraît quatre fois par an, en mars, juin, septembre, décembre.

Prix : 12 euros

Prix de soutien : 30 euros

Compte : BE97 0010 8274 8049

Asbl Centre de formation Cardijn (Cefoc)
rue Saint-Nicolas, 84
5000 Namur
Tél. et fax : 081/23.15.22

info@cefoc.be

www.cefoc.be

Sommaire

Partenaires

- 3 AFICo : l'éducation populaire à deux pas du Cefoc

Dossier : L'économie : dans quel jeu...

- 6 Le capitalisme pour les nuls
- 8 L'économie est inscrite dans l'histoire
- 10 S'arrêter pour comprendre
- 12 Dense, précis, formatif

Echos

- 13 La fin d'une aventure
- 14 Une formation de formatrices à Yaoundé

cefoc
CENTRE DE FORMATION CARDIJN

avec le soutien de la Fédération
Wallonie-Bruxelles

WB
FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Afico: l'éducation populaire à deux pas du cefoc

Le 1^{er} mars dernier, le Cefoc organisait à Namur une représentation du spectacle-débat « Marathon pour l'emploi » en collaboration avec le Cinex¹ et l'asbl AFICo de Namur. La collaboration du Cefoc avec cette dernière association est toute récente mais on peut dire qu'elles étaient faites pour se rencontrer. Échange avec Laurent Wilmet, animateur d'AFICo.



Laurent Wilmet

Philippe PIERSON

Décembre 2012, dans la flopée de courriers électroniques reçus chaque jour, mon attention est attirée par celui de l'asbl AFICo : un ciné-débat sur le thème « Chômage et santé mentale » avec Ginette Herman, chercheuse à l'UCL dont les travaux sur la question sont bien connus. Tiens, tiens... Un sujet qui colle parfaitement à une préoccupation des participants au groupe que le Cefoc organise avec « Les Mères veilleuses » du Gabs² à Spy et qui travaille le thème de l'emploi et de la recherche d'emploi en vue de monter un nouveau spectacle de théâtre-action. Ça se passe où ? Tiens, c'est à deux pas des bureaux du Cefoc à Namur. C'est quand ? Le 6 décembre. Zut, pas une bonne date pour inviter le groupe surtout composé de parents. Je m'y inscris et on verra bien par la suite !

Voilà comment a démarré cette collaboration entre le Cefoc et l'asbl AFICo. Après une excellente soirée-débat animée par Laurent, j'ai proposé au groupe d'inviter ce dernier à une réunion pour travailler avec lui l'influence du chômage sur la santé mentale. Tous se sont montrés enthousiastes. Laurent est venu travailler une longue soirée avec nous et, cerise sur le gâteau, AFICo s'est associé au Cefoc et au Cinex pour organiser le spectacle le 1^{er} mars dernier à Namur. Une belle rencontre, vraiment !

Qu'est-ce que l'asbl AFICo ?

L'asbl AFICo³ (Animation, formation, information, coordination) est née en 1998 à l'initiative de la FGTB Namur. En évoluant, elle a été intégrée au mouvement CEPAG⁴ (Centre d'Éducation populaire André Genot) pour en devenir une des neuf régionales. Ses missions sont celles d'un mouvement d'éducation populaire actif sur des thématiques centrées sur le monde du travail : démocratie dans le monde de l'entreprise, démocratie culturelle, etc.

L'action d'AFICo est habitée par des valeurs de solidarité et d'émancipation pour permettre aux citoyens d'avoir un regard critique sur la société dans laquelle ils évoluent et dans laquelle l'aliénation est omniprésente. « Cette prise de conscience par rapport à la structure de la société et sur la manière dont on fait de nous des consommateurs plutôt que des citoyens est vraiment au cœur de notre projet » explique Laurent.

Éducation populaire plutôt qu'éducation permanente

Concrètement, AFICo développe des activités multiples sous la forme de groupes de travail, de réflexion ou d'action. Ainsi, par exemple, des travailleurs pensionnés et prépensionnés réfléchissent sur leur place dans la société ou sur le démantèlement des pensions. Des travailleurs sans emploi abordent des questions liées au chômage et aux « mesures anti-chômeurs ». Un groupe « Genre » a notamment mené une action pour développer le nombre de crèches sur le namurois. AFICo organise aussi des formations diverses sur des thèmes tels que la dette publique, les pratiques syndicales et les alternatives économiques ou, la lutte contre les discriminations, etc. ainsi que des cinés-débats préparés par les participants les plus fidèles. L'association est aussi reconnue comme organisme d'insertion socioprofessionnelle (« Découvertes Horizons »). Bref, des projets multiples mais tous marqués par le sceau du projet collectif, solidaire et de mobilisation citoyenne propre à l'éducation populaire.



Scène du spectacle « Marathon pour l'emploi »

Selon Laurent, « *altérer les mots est quelque chose que la société capitaliste fait sans arrêt. Pourquoi remplacer le concept d'éducation populaire par celui d'éducation permanente ? Ce n'est pas si neutre que ça !* » Pour AFICo, garder le concept d'« éducation populaire », c'est rester fidèle aux valeurs et aux principes du mouvement ouvrier en évitant les confusions avec « formation permanente », « continuée », « tout au long de la vie » qui n'impliquent pas ou peu l'émancipation collective ni la perspective d'un changement de société.

Un projet ensemble à partir d'une question commune

Bien qu'installés à un jet de pierre l'un de l'autre, il faut bien constater qu'AFICo et le Cefoc ne se connaissaient pas ou peu avant décembre 2012. Il aura fallu un ciné-débat pour mieux se connaître et faire un bout de chemin ensemble. Qu'est-ce qui a motivé AFICo à répondre à l'appel du pied du Cefoc ?

Pour Laurent, il était important qu'AFICo rebondisse sur une demande d'un formateur et d'une association qui envisageaient de creuser le thème de « chômage et santé mentale » qui n'est pas très développé dans les associations, même celles qui s'intéressent de plus près au monde du travail. Plus largement, Laurent souligne aussi l'importance de développer des partenariats sur Namur pour faire face au constat que les associations namuroises fonctionnent un peu trop dans leur coin et ne se croisent pas beaucoup ou trop peu.

Enfin, Laurent ne peut cacher une pointe d'émotion quand il évoque la rencontre avec « Les Mères veilleuses » : « *Ce projet est... merveilleux, tellement il est enrichissant et touchant* ». La rencontre de nouveaux publics et de nouveaux partenaires pour découvrir les réalités d'autres associations et sortir de ses habitudes était aussi un moteur important. Développer de pareils nouveaux lieux de débat est un enrichissement pour tous : participants, formateurs et associations.

La rencontre avec le Cefoc ? Une belle découverte, au-delà des barrières !

On l'a vu, pour Laurent comme pour AFICo, il s'agissait d'une découverte totale d'un nouveau partenaire et de ses travaux de formation et de réflexion méconnus jusque là (tels que le travail du Cefoc en prison par exemple) en observant que le fil « sens » qui les traverse est important pour les deux associations.

Au-delà, cette collaboration se révèle être aussi pour Laurent une « *chouette surprise de travailler avec un partenaire qui vient de l'autre pilier avec des sensibilités proches et des points de rencontre assez forts* ». En effet, faire tomber les barrières pour construire un projet ensemble en s'appuyant sur des convergences qui reposent sur un même questionnement social restera un élément déterminant dans la réussite de cette collaboration. Et après, quid ? Des collaborations futures ? Un ciné-débat voire une formation en commun ? Les idées ne manquent pas de part et d'autres !

1 Ancien cinéma de quartier, le Cinex développe dans le quartier Saint-Nicolas à Namur des activités culturelles, artistiques, sociales et sportives. Il héberge aussi diverses associations dont le Cefoc. (www.cinex.be)

2 Groupe organisé avec « Les Mères veilleuses », la troupe de théâtre-action créée à l'initiative du Gabs, Groupe d'animation de la Basse-sambre (www.gabs.be) qui a débouché sur la réalisation du spectacle « Marathon pour l'emploi. Go, go, go... Tous au travail ! »

3 www.AFICo.be

4 www.cepag.be/regionales/AFICo-namur



L'économie : dans quel jeu joue-t-on ?

Le système économique d'aujourd'hui semble tellement dense, complexe, incompréhensible, opaque qu'il paraît souvent insurmontable d'y mettre ne fût-ce que le bout de son nez.

Le week-end de formation organisé en avril dernier par le Cefoc visait à permettre aux participants de sortir du simple rôle de consommateurs obéissants dans lequel nous sommes enfermés. Ce dossier se fait l'écho de deux interventions et du point de vue de deux participants. L'intervention de Thomas Chardomme, animateur des Équipes Populaires, vise à déconstruire les mécanismes à l'œuvre dans le capitalisme pour revenir aux bases même de l'économie. L'intervention de Guy Raulin, président du MOC Charleroi, resitue la pensée économique dans son contexte historique. Le point de vue de deux participants met en lumière leur expérience, leurs convictions sur ce qui écrase et sur de possibles leviers d'action.



Le capitalisme pour les nuls

De façon didactique, Thomas Chardome, permanent aux Équipes populaires de Charleroi, a présenté les grands principes du capitalisme. En voici les idées forces.



Thomas Chardome

Marina MIRKES et Pontien KABONGO

Le capitalisme, système basé sur l'argent et la recherche de profit, se fonde sur deux principes : la libre entreprise – chacun peut créer sa propre activité économique – et la propriété privée des moyens de production – ce qui place les entreprises en concurrence les unes avec les autres.

En effet, si plusieurs entreprises proposent un même produit à des acheteurs intéressés à acheter par principe au prix le plus bas, elles sont en concurrence les unes avec les autres. Leur objectif étant de gagner le plus d'argent possible, elles vont développer plusieurs stratégies.

Trucs et ficelles pour gagner plus d'argent

La première stratégie des entreprises est de « grandir » pour être plus fortes que leurs adversaires. Visant à réaliser un profit maximum pour investir dans leur accroissement, elles sont engluées dans la « croissance obligée ».

La seconde est de diminuer la qualité des produits tout en s'assurant, via la publicité, que le client ne s'en aperçoive pas. L'indication « nouvelle recette » cache bien souvent une dégradation de la qualité d'un produit par le remplacement d'un ingrédient par un autre meilleur marché et de moins bonne qualité.

La troisième stratégie est de produire massivement et d'étendre le marché en trouvant sans cesse de nouveaux clients (les jeunes, les enfants, les plus de 50 ans...).

La production de masse permet de réaliser des économies d'échelle (meilleure rentabilité des

machines, achats en gros...). Quand une entreprise n'a plus de concurrent, elle est en situation de monopole. Les monopoles étant interdits dans la plupart des pays, les grandes entreprises s'entendent sur les « règles » pour fixer les prix. On parlera alors d'oligopole. La situation est identique à celle du monopole sauf que le consommateur a l'illusion d'avoir le choix.

La pression sur la masse salariale et sur les travailleurs sont d'autres stratégies pour augmenter le profit : augmenter les cadences, réduire les salaires (en n'accordant pas certains avantages aux nouveaux engagés), réduire le nombre de travailleurs (en ne remplaçant pas ceux qui partent à la pension), allonger le temps de travail ou encore utiliser le chômage pour faire accepter aux travailleurs une dégradation de leurs conditions de travail (horaires flexibles, pertes de salaire, augmentation des heures de travail, allongement du temps de déplacement...).

Une dernière stratégie est la délocalisation de l'entreprise dans un pays où les salaires sont moins élevés et les conditions de travail de moins bonne qualité.

Tous dans le même bain ?

Qu'ils soient wallons ou flamands, immigrés ou autochtones, hommes ou femmes, les travailleurs partagent un sort commun : travailler ou dépendre d'une allocation pour accéder aux biens de consommation. Ils ont un intérêt commun qui peut se traduire dans une lutte collective (pour un emploi correct, des allocations sociales plus élevées, des services publics qui profitent à tous...) qui transcende les nationalités, les croyances religieuses, le genre.



Cette communauté d'intérêt s'appelle une « classe sociale ». Même si les conditions ne sont plus celles du siècle passé et même si elles ont pris des formes différentes, les tensions entre ceux qui possèdent le capital, « la classe patronale », et ceux qui ne le possèdent pas, « la classe ouvrière », restent plus que jamais d'actualité.

L'inégalité des richesses est la base du système économique capitaliste. Aujourd'hui, plus de 70 % de la population mondiale dispose de 4 % des richesses ; 23,5 % se partage 16 % des richesses ; 7,5 % en détient 44 % et... 0,5 % de la population, soit 33 millions de personnes, en possède 36 % !

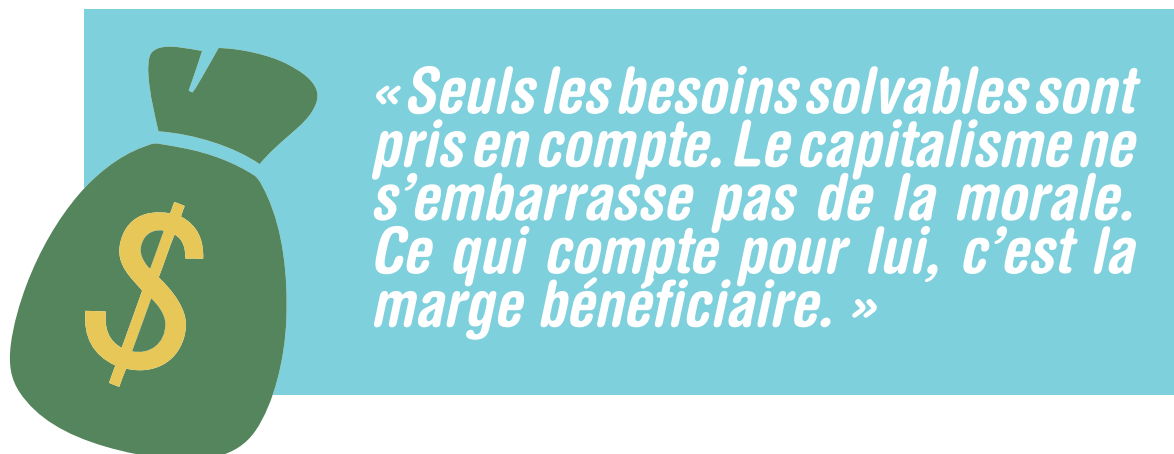
Pour garantir le profit, le système capitaliste ne souhaite pas que les travailleurs acquièrent de nouveaux droits. Tout est bon pour détricoter les « conquises »¹ sociales qui sont le résultat de luttes durement menées par les travailleurs. Ainsi en est-il de l'indexation automatique des salaires en Belgique maintes fois remise en cause.

L'illusion de répondre à nos besoins

Le système capitaliste prétend répondre à nos besoins. Or, seuls les besoins solvables sont pris en compte. Ce qui ne rapporte pas d'argent n'a aucun intérêt, même quand la vie humaine est menacée.

Ainsi, les firmes pharmaceutiques n'investissent pas dans la recherche de médicaments qui permettraient de soigner les populations les plus pauvres, mais non solvables, touchées par des maladies endémiques comme la malaria ou le sida. Ces populations meurent dans l'indifférence de ceux qui dirigent l'économie. Le jour où soigner ces maladies sera rentable, les entreprises pharmaceutiques trouveront les médicaments !

Le capitalisme ne s'embarrasse pas de la morale. Ce qui compte pour lui, c'est la marge bénéficiaire. Pourtant, il est incapable de répondre aux besoins humains et de donner à toutes et tous un emploi et un toit.



Un système qui se nourrit des crises et de l'instabilité

Le système capitaliste se fonde donc sur l'équilibre de l'offre (capacité de production) et de la demande (capacité de consommation) au sein d'un marché. Lorsque cet équilibre est rompu, le système est en crise. Depuis les années 1929-1930, toutes les crises économiques, petites ou grandes, sont liées à la surproduction (les capacités de consommation sont inférieures aux capacités de production). Les crises sont nécessaires au système et sont une opportunité de conquérir de nouveaux marchés.

Prenons l'exemple de l'électricité, secteur longtemps en situation de monopole en Belgique. Les lobbys, fervents du libéralisme économique, ont fait pression auprès des représentants politiques européens pour que ce marché soit libéralisé avec comme argument que la libéralisation du marché de l'électricité serait profitable aux clients. Or, une des conséquences de cette politique est que les services non rentables ne sont plus assurés. Ainsi on assiste à une moins bonne couverture des régions rurales.

Le capitalisme n'est pas une fatalité !

Malgré sa grande capacité créatrice pour dépasser les crises (conquête de nouveaux marchés en Chine, en Inde ou en Russie ; exploitation des marchés existants ; pression sur les travailleurs ; exploitation et pillage du Tiers-monde ; mise en concurrence des pays ; utilisation de l'endettement et du crédit...), le système capitaliste produit de plus en plus de pauvreté et d'inégalités.

Cette accumulation de crises n'est pas tenable. N'est-elle pas un signe du déclin du capitalisme ? Un autre système économique est-il en marche ? Le temps a manqué pour aborder ces questions avec Thomas mais pour terminer son intervention, il a esquissé le rôle du système politique démocratique. Il a invité les participants à s'interroger sur les forces et les faiblesses de la démocratie représentative et à explorer la démocratie participative encore à construire.

¹ C'est ainsi que Thomas nomme les acquis sociaux.



L'économie inscrite dans l'histoire

Le dimanche matin, Guy Raulin, président du MOC Charleroi-Thuin et professeur d'économie à l'ISCO, a rappelé dans son intervention que faire de l'économie, c'est répondre à quatre questions : que produit-on et en quelle quantité ? Comment les biens sont-ils produits ? Pour qui les biens sont-ils produits ? Qui prend les décisions économiques et selon quels processus ?



Guy Raulin

Annick PAGE

À partir de ces quatre questions, on peut distinguer aujourd'hui trois grands types de systèmes économiques, parmi d'autres, moins prégnants : l'économie planifiée comme en URSS avant la chute du bloc de l'Est, l'économie mixte (privé – public) et l'économie de la libre interaction entre producteurs et consommateurs (économie libérale)

On le voit, dans deux de ces trois modèles, le rôle de l'État n'est pas éludé, il est même essentiel. Or, on voudrait faire croire que les sciences économiques sont régies uniquement par des formules mathématiques, des algorithmes, bref, qu'elles constituent une science exacte hors de laquelle « point de salut » et où la « main invisible » ne laisse aucune place à la décision humaine. Au contraire, Guy Raulin insiste sur le fait que l'économie est politique, qu'elle est une science sociale. Pour comprendre les rapports de force qui régissent les mécanismes économiques d'aujourd'hui, il faut donc se replonger dans l'histoire de la pensée économique.

D'Aristote à Adam Smith, les prémices d'une science économique

La première étape ramène à l'Antiquité et à la pensée d'Aristote, philosophe grec du IV^e siècle avant J.C. :

- Ce qui est naturel à l'individu, au village et à la cité, c'est la recherche du bonheur, du bien vivre.
- Le bonheur suppose la satisfaction des besoins matériels (avec modération voire frugalité).
- La valeur, c'est l'utilité (valeur d'usage).
- Derrière tout échange, il y a un échange de travail (valeur d'échange).
- Le commerce est acceptable s'il facilite les échanges. Par contre Aristote le dénonce lorsqu'il vise exclusivement l'enrichissement.

Thomas d'Aquin, au XIII^e siècle, insiste sur l'illégitimité du taux d'intérêt qu'il considère comme de l'usure : l'argent, par nature, ne peut faire des petits ! Il réaffirme également que nul ne peut s'enrichir aux dépens des autres et que le juste salaire est celui qui assure une vie décente.

Le XVIII^e siècle se caractérise par un bouillonnement d'idées, le développement de la pensée humaniste et une série de révolutions. Le siècle dit « des Lumières » voit s'opposer la noblesse, riche de la terre et la bourgeoisie marchande, riche de commerce et plus tard, de l'industrie. Dans ce contexte historique, développer une économie libérale, c'est se libérer du pouvoir royal de droit divin. La bourgeoisie a besoin de théories économiques pour développer cette société marchande. C'est à partir de cette période que vont apparaître, les unes après les autres, de multiples théories économiques, se confirmant ou s'opposant parfois.

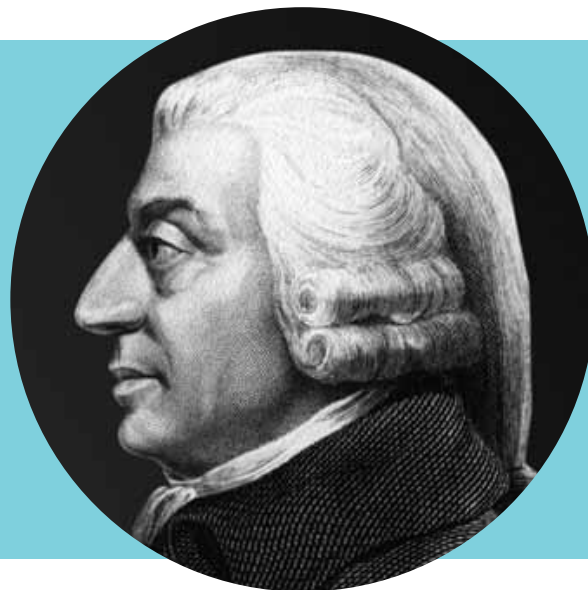
Adam Smith moraliste et philosophe écossais fonde la « science économique » comme « théorie du choix rationnel ». Que dit-il ?

- Les acteurs économiques sont rationnels, c'est à dire capables de formuler, entre tous les biens existants, des choix logiques en fonction de leurs intérêts personnels.
- « Guidés en cela comme par une main invisible » plutôt que la main visible tyrannique de l'État.
- La loi de l'offre et de la demande et la concurrence garantiront l'équilibre général et autorégulé du marché.
- Donc le marché est un mécanisme neutre et juste de répartition des biens. Chaque acteur économique, qu'il soit producteur ou consommateur, y trouve son compte.



« *Les acteurs économiques sont rationnels, c'est à dire capables de formuler, entre tous les biens existants, des choix logiques en fonction de leurs intérêts personnels.* »

Adam Smith



De Ricardo aux Monétaristes, les théories économiques se confrontent

Au XIXe siècle, la révolution industrielle s'étend. L'économiste anglais David Ricardo théorise les idées d'Adam Smith par des formules mathématiques. Il est considéré comme le père de théories économiques encore d'actualité aujourd'hui. Ainsi sa théorie des avantages comparatifs prône les bienfaits du libre-échange. Elle est actuellement reprise par le Fonds Monétaire International et la Banque Mondiale pour justifier le refus des barrières douanières. La théorie quantitative de la monnaie sera quant à elle récupérée par le courant monétariste dominant dans la deuxième partie du XXe siècle. De son côté, Karl Marx réagira face aux ravages sociaux de la révolution industrielle. Son œuvre principale, *Le Capital*, critique les apports de Smith et Ricardo et met l'accent sur les contradictions internes du système capitaliste.

Au XXe siècle, les deux grands conflits mondiaux bousculent les économies européennes. Keynes, un économiste anglais, souligne le rôle essentiel que l'État doit assumer. En 1945, face à la force grandissante de l'idéologie communiste en Europe, les économistes keynésiens tentent de sauver le capitalisme : ils proposent une intervention de l'État pour relancer l'économie. Il faut viser le plein emploi et l'équité dans la répartition des revenus par une intervention et un endettement de l'État. C'est le début de la période appelée les « Trente Glorieuses ». La mise en place du Pacte Social en Belgique complète cette politique aux accents moins libéraux que les précédentes. Dans la deuxième moitié du XXe siècle, deux idéologies vont s'affronter : le Keynésianisme et le Monétarisme. Celui-ci prendra le dessus avec des politiques d'austérité, de réduction de la dette publique, de libéralisation et de privatisation des marchés, de

dérégulation financière. Depuis le début des années 80, le « tout au marché » est présenté comme la voie unique de développement économique. À partir de là, l'économie s'autonomise de la société. Elle se globalise et fonctionne selon des règles et formules mathématiques où la pensée critique est absente. «There is no alternative » proclamait Margaret Thatcher.

Ce week-end de formation était l'occasion de ne pas en rester à ce dogme pour s'autoriser à penser autrement.

Un peu de vocabulaire

Valeur d'usage

Tout objet que l'on utilise a par définition une valeur d'usage qu'il soit marchandise ou non, pour son utilisateur : c'est l'utilisation qui la lui confère. En revanche, toute marchandise possède une valeur d'usage puisque c'est la condition première pour qu'elle intéresse des acheteurs.

Valeur d'échange

Depuis le troc primitif jusqu'à la société marchande d'aujourd'hui, des objets ont été échangés couramment. Si l'on prend le cas moyen d'un échange équilibré, il existe donc une grandeur commune entre les deux objets que l'on échange. Plus généralement, il existe une grandeur commune à toutes les marchandises échangeables sur le marché, grandeur qui se matérialise dans leur étalon commun : l'argent. Cette grandeur est la valeur d'échange.

Extrait de www.wikirouge.net



S'arrêter pour comprendre

S'arrêter, le temps de percer quelque peu le système capitaliste, s'arrêter pour comprendre le système bancaire, s'arrêter pour connaître l'évolution historique de l'économie et se resituer dans le jeu économique d'aujourd'hui, voilà deux journées de formation qui changent et ouvrent un regard nouveau, plus lucide, sur une réalité importante de nos vies !

Joseph DIGNEFFE

Une idée me tient à cœur en sortant du week-end : la position de l'être humain au centre de l'économie ; renforcer l'idée que c'est l'homme qui a les clefs en mains pour conduire une économie bien fondée, profitable et respectueuse de toute l'humanité. Et quelques questions : dans cette économie de marché est-ce que je joue vraiment ? Suis-je acteur ? Si oui, quel acteur économique ? Simple consommateur ou artiste ?

Étable ou bergerie ?

Si ce titre « L'économie : dans quel jeu joue-t-on ? » était bien choisi, évocateur en donnant le ton, il me laisse quelque peu perplexe. Parce que, en fait, je ne joue pas ! Et ce système capitaliste qui me tient sournoisement, ne veut pas que je joue, car je serais acteur et cela serait dangereux ! Alors, je mettrais le titre suivant : « Dans quelle étable à l'architecture économique suis-je confiné et même chouchouté ? » Ou plus gentiment un titre qui me conviendrait davantage serait : « Dans quelle bergerie suis-je ? »

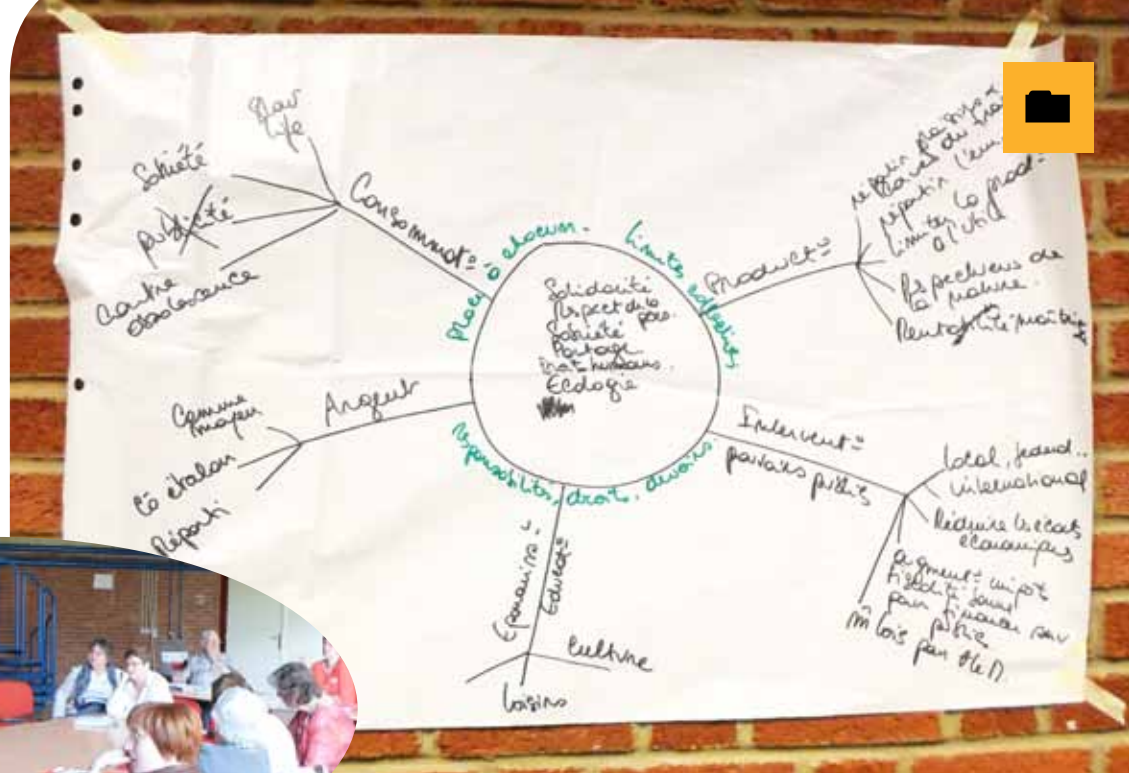
Une étable ? Parce que, pour celles et ceux qui connaissent un peu l'élevage intensif, c'est dans cet espace que des bêtes sont alignées les unes contre les autres. Tiens ! J'ai l'envie de chanter comme notre ami Patrick Sébastien : « Ah, qu'est-ce qu'on est serré, au fond de cette boîte... chantent, les sardines ... ». Excusez, je reprends mon sérieux. Elles sont rangées, la tête vers la mangeoire, sans avoir autre chose à faire que manger, avec un appétit insatiable afin de profiter rapidement. On connaît la suite : arrivées à maturité, c'est-à-dire aux désidératas de la demande commerciale, elles seront abattues. Ce sera l'heure d'en tirer... un maximum de profit. Autour de cet élevage, gravite encore, à son « service » évidemment, toute

une industrie qui, à son sommet, est très lucrative financièrement aussi... pour certains ! À l'assemblée générale de l'entreprise, ils ne comprennent que deux mots : Le Profit. D'ailleurs pour mieux justifier leur souci, l'élevage n'est plus intensif, il est devenu « élevage industrialisé » ; c'est plus professionnel surtout aux yeux du consommateur !

Avec tout le respect que j'ai pour les éleveurs qui sont, quant à eux, très souvent confrontés à une pression difficilement soutenable, j'ai pris cet exemple parce qu'il est très évocateur d'une facette du système capitaliste. Pas d'illusions, l'homme est dans le même enjeu, dans la philosophie capitaliste : il doit consommer. La différence c'est que l'animal est un consommateur bien régulé (afin de dégager un profit maximum) pour paradoxalement lui-même être consommé. L'humain, lui, est un consommateur non régulé mais très convoité afin qu'il paye le profit aux capitalistes. Peu importe si en consommant toujours plus il devient malade.

Nous sommes des femmes et des hommes.... je choisirais donc le mot bergerie plus proche d'un vivre humain : les brebis ne sont pas attachées, elles ont un petit espace de liberté. Et si le berger est un rien attentionné envers ses bêtes, s'il veut bien ouvrir la porte, les brebis ont alors accès au pâturage. Un pâturage qui, attention, sera, économies d'échelle obligent, non surveillé mais bien clôturé (un gardien du troupeau c'est une charge plus conséquente qu'un piquet avec du fil).

Le contexte pour le consommateur ne manque donc pas de soins et il est appétant. L'objectif reste le profit maximum ; et cette économie capitaliste, qui sait parfaitement emballer sa marchandise, nous emprisonne fermement dans son magasin.



Des acteurs en qualité et en saveurs

En carrefours, durant ce week-end, nous avons élaboré des rêves, nos rêves d'un monde où l'économie aurait d'autres couleurs. On a parlé de bonheur, de valeurs, de qualité de vie et aussi de l'importance de chacune de nos vies dans la conduite de ce monde. Être acteur ! Non pas acteurs de profits mais artistes de bénéfices tels que : qualités, saveurs, sentiments de fierté, etc., tout ce qui rencontre nos besoins pour vivre heureux.

Mais voilà, vivre ne peut pas rester un rêve. Pourquoi ce monde ne devrait profiter qu'à quelques-uns ? Pourquoi doit-il y avoir des exclus qui n'ont accès qu'à une consommation vitale minimale ? Pourquoi ne pourrions-nous faire autre chose que rendre la terre malade parce que polluée ? Pour produire de la richesse financière, l'homme a rendu ce système insidieux et étouffant révélant que le profit est l'unique but du jeu. Et de ce fait, il s'est soumis aux règles du capitalisme au lieu de le maîtriser et de s'en servir pour développer un mieux vivre tous ensemble.

Tout homme même petit ou faible a du pouvoir. Le pouvoir de ses propres choix de vie, ceux-ci étant évidemment influencés par les éducations reçues, familiales, sociales, scolaires et religieuses. Le pouvoir aussi de faire évoluer le bien-être commun. Une condition, être debout !

Pour avoir passé ma vie professionnelle en « immersion » dans le monde des affaires, je serais bien naïf de croire qu'un changement salutaire du système capitaliste actuel pourrait venir du retour d'une éthique ou d'une autorégulation. On en est très loin ! Cependant et c'est encourageant, des initiatives pour une économie plus juste, plus sociale existent, de petites initiatives souvent isolées se développent un peu partout et elles sont de plus en

plus nombreuses. L'économie sociale, c'est placer le service avant le financier. L'économie capitaliste, c'est l'inverse. Mais opposer l'économie sociale et l'économie capitaliste serait une autre dérive. Les rapprocher devrait être profitable. Cela existe, c'est ce qu'on appelle le « Social Business ».

Pour que les hommes s'approprient l'économie comme acteurs responsables et non comme les objets du capitalisme, ne serait-il pas nécessaire aussi d'appliquer aux entreprises des adaptations comptables et juridiques fondamentalement nouvelles ? Il s'agirait de répartir notamment les pouvoirs en entreprise de façon équitable. Il s'agirait d'inventer une autre légitimité et de respecter la dignité de chaque travailleur en les considérant autrement que comme une « simple charge » dans un compte de résultat.

En Europe, sans être optimistes, les choses commencent à bouger... à petits pas. Certaines adaptations économiques plus équitables entrent dans la législation des sociétés commerciales et industrielles. L'idée est de soumettre l'entreprise à un contrôle démocratique renforcé et d'exclure de ce fait tous risques d'abus.

Par exemple : en Allemagne, toute entreprise ayant un minimum de cinq travailleurs doit donner à ses travailleurs entre un tiers et la moitié des sièges au Conseil d'administration (appelé en Allemagne aussi « Conseil de Surveillance »). Pour le bien du travailleur et de l'entreprise, la loi impose une coopération entre employeurs et travailleurs dans un esprit constructif. Maîtriser le capitalisme, c'est avoir le sens du service ! Malgré des slogans en ce sens, le service n'est pas dans les cordes du capitalisme. Le service demande des facteurs tel que le temps, la compréhension. Le capitalisme lui, est dans l'immédiat et dans la vitesse.



Dense, précis, formatif



Premier contact de Patrick Lissoir avec le Cefoc lors de ce week-end de formation sur le thème de l'économie. Il avoue qu'il n'avait même pas pris la peine de s'informer via internet. Il arrive donc le samedi matin en ne sachant pas ce qui l'attendait. Tout au plus le thème : l'économie et ses dominations.

Patrick LISSOIR

Pour nous échauffer, nous jetons sur un tableau ce que l'économie évoque pour nous : marché, argent, finances publiques, spéculation, banques, État, Bourse, dette publique,... des éléments bien « invisibles » ou impalpables, abstraits.

Mais en fait, l'économie est bien plus concrète qu'on ne le croit et est présente dans le quotidien. Un premier travail en carrefours va permettre de montrer que nous sommes acteurs mais aussi dépendants de l'économie de par notre consommation, nos crédits, notre épargne, les impôts. C'est donc un système dans lequel nous sommes.

Thomas Chardonnera fera ensuite un exposé très dense sur le système capitaliste en place aujourd'hui : une démonstration de la course à la production et de ses effets, comme, par exemple, la concurrence.

Dans le temps de travail en carrefour après cette intervention, il s'agissait de plancher sur la construction d'une économie dans laquelle besoins et moyens seraient évalués, mis en œuvre selon des valeurs davantage respectées. L'occasion de parler d'écologie, de micro-crédits, de promotion locale, de troc, de l'humain. La journée du samedi s'achèvera sur une volonté d'une économie plus juste.

Le dimanche matin, Guy Raulin éclaire le sujet par un voyage dans le temps : le raisonnement économique au fil de l'histoire. Son explication du système bancaire m'a saisi : oups, je comprenais le mécanisme du prêt et de l'argent ainsi que celui de

la « main invisible », l'inflation et le pourcentage de chômage à conserver même quand on juggle une inflation. Pour moi ce fut une grande découverte.

En groupe, l'après-midi, la grille d'Ardoino, pour se situer dans les différents niveaux : personnel, interpersonnel, groupes, organisations, structures, institutions ou au niveau des valeurs et des idéologies a aidé à imaginer des voies pour le futur. Dès lors, c'était plus facile de répondre à la question de savoir à quel niveau nous nous sentons interpellés et quel rôle nous pouvons jouer.

Pour terminer, chaque groupe a créé une banderole électorale qui tenait compte des valeurs et des solutions imaginées pour l'avenir.

Beaucoup de notions techniques que l'on aurait voulu retenir. Un peu trop peut-être mais en deux jours, il fallait faire le tour d'une énorme matière. D'ailleurs, il a été difficile aux intervenants de respecter les horaires et nos questions parfois fusaient. Il aurait fallu un créneau complet de questions-réponses.

J'ai beau avoir fait un peu d'économie politique en humanités, j'ai vraiment fait une découverte. D'autant plus que l'ambiance était aussi très bonne et les échanges motivants.

Je retiens de ce week-end une impression moins « artificielle » de l'économie et une envie d'être plus à l'écoute et de réagir. Le temps a manqué malheureusement pour parler un peu plus de la dette.



La fin d'une aventure



Le groupe de Pesche a terminé son parcours de formation longue. Pour l'occasion, il a organisé une soirée largement ouverte au public. Une belle manière de communiquer sur l'expérience de formation vécue ensemble.

Annick PAGE et Thierry TILQUIN

Vendredi 7 février au soir dans le village de Pesche. La petite place derrière l'église s'anime. Des gens se pressent, nombreux, vers la salle Saint-Hubert. A l'intérieur, derrière le bar, les coupes du club de balle pelote garnissent les étagères. Petit à petit, les invités prennent place sur des chaises disposées devant un grand panneau placé horizontalement. Au fond de la salle, des assiettes, couverts et plats divers annoncent déjà le buffet.

Présence assidue

C'est que le groupe Cefoc de Pesche a décidé de fêter la fin de six années de formation. Six années durant lesquelles seize personnes ont travaillé ensemble, échangé, confronté les points de vue. Ce groupe composé d'hommes et de femmes, de jeunes et d'aînés, de travailleurs et de pensionnés a désiré marquer l'évènement avec les amis, les familles et les curieux. Une cinquantaine d'invités sont présents pour partager la fin de cette aventure humaine. Car il s'agit bien ici d'une aventure collective étalée sur plusieurs années et soutenue par l'engagement de chacun et chacune dans le groupe.

La première partie de la soirée a permis de retracer le parcours de formation et de pointer les thèmes importants qui ont été abordés, notamment sur des questions sociales, comme le travail, et sur les convictions qui animent chacun et chacune. Ce fut aussi l'occasion de relever les moments forts de la formation. Ainsi, en 2009, le groupe s'est mis au vert une journée pour travailler le thème de la liberté et de la responsabilité. En 2011, les participants se sont retrouvés à nouveau à l'abbaye de Scourmont pour une journée de réflexion sur la spiritualité à partir du film « Des hommes et des dieux ».

En 2012, deux rencontres ont marqué la vie du groupe : la première avec Marianne Louicis, présidente de la maison de la Laïcité de Viroinval, pour une découverte du mouvement laïque. Ayse et Yasmine, quant à elles, sont venues de Charleroi pour témoigner de leurs convictions musulmanes. Elles ont aussi profité de cette excursion à Pesche pour partir à la découverte du village avant la rencontre prévue.

Un autre point fort fut la préparation et la participation à la journée régionale de Philippeville. Chacun dans le groupe s'est investi : les uns dans le choix du thème, d'autres dans l'élaboration de la démarche de formation, d'autres encore dans l'intendance et l'accueil des participants.

Un itinéraire qui porte des fruits

En deuxième partie de soirée, chaque membre du groupe a pris personnellement la parole pour expliquer en quoi la formation a pu changer son regard sur lui-même, ses relations avec les autres et la société. Un chemin tracé sur de grandes feuilles a recueilli des photos, des schémas ou des textes personnalisés. Comme tout au long de la formation, la parole personnelle est mise en avant.

Pour l'un, la formation Cefoc a permis de mûrir un engagement, pour d'autres, ce sera une approche différente des textes bibliques. Pour d'autres encore, la formation a éclairé certaines questions de société. Tous, au fil des réunions, ont également acquis la capacité à travailler collectivement une question, à confronter leurs opinions, à s'écouter. Cette force du collectif leur a permis de se soutenir mutuellement lors des moments difficiles que le groupe a connus : le burn-out de l'une, une procédure judiciaire suite à un licenciement pour une autre et surtout le décès d'un des membres du groupe.

La soirée s'est terminée par un buffet convivial. Fromages et charcuteries régionales étaient à l'honneur pour fêter la fin de cette belle aventure humaine. Cependant les projets ne manquent pas pour le futur. On ne se dit pas adieu, mais au revoir !



Une formation de formatrices à Yaoundé

Il était une fois dix-neuf Petites Sœurs de Jésus, venues de différents pays d'Afrique, qui avaient donné rendez-vous au Cefoc à Yaoundé (Cameroun), pour une formation de formatrices. Thierry Tilquin, formateur au Cefoc, y a passé deux fois un mois d'été (en 2012 et en 2013). Une belle occasion pour apprendre à conjuguer le « voir-juger-agir » au rythme des danses africaines.

Bénédicte QUINET

INTERVIEW

Le format papier occidental de cette revue *Atout Sens* ne permettant pas (encore) de faire transpirer l'ambiance culturelle africaine jusqu'à nos oreilles et nos autres sens que peut toucher la danse, c'est avec des mots que Thierry rapporte l'expérience de formation avec les Petites Sœurs.

Cefoc : Tu parles d'une grande diversité culturelle à propos de ce projet, peux-tu donner quelques précisions ?

Thierry Tilquin : Les participantes venaient essentiellement de différents pays d'Afrique centrale : le Cameroun, le Nigeria, le Burkina Faso, le Kenya, l'Éthiopie, le Rwanda et le Congo. En plus d'une grande diversité de cultures et d'origines, il y avait aussi une diversité de statuts : des étudiantes, des responsables régionales, des responsables de la formation, des responsables du continent africain. La formation se déroulait en français mais il y avait un carrefour anglophone. On prenait le temps, car les niveaux d'études étaient très différents et ni le français ni l'anglais n'était leur langue maternelle.

De plus, apprendre à vivre ensemble était déjà un premier défi. Lors des repas, je voyais parfois la responsable de la formation, une Française, un peu mal à l'aise car les Petites Sœurs africaines parlaient fort et dansaient. Cela fait partie de leur culture. La sœur qui a fondé la congrégation a établi des règles de vie commune marquées par l'époque et la culture française. Ces règles doivent évoluer pour être plus en phase avec d'autres cultures. En effet, l'avenir de la congrégation est principalement en Afrique et en Asie. Cette expérience permettait donc notamment une prise de conscience pour, petit à petit, co-construire un vivre ensemble nouveau.



C : Quels étaient les objectifs de cette formation et les particularités dans un tel contexte, éloigné du nôtre ?

T.T. : Jeanine Depasse, formatrice volontaire au Cefoc depuis de nombreuses années, avait déjà travaillé avec cette congrégation, en Europe. Elle avait été sollicitée pour les aider à organiser et à vivre leur « chapitre », c'est-à-dire une réunion de la congrégation qui a lieu tous les cinq ans. Elles souhaitaient réfléchir à la formation des Petites Sœurs des pays africains. Elles faisaient le constat que les formations qui leur sont proposées ne sont pas en lien avec leur vécu, elles leur passent au-dessus de la tête. Jeanine leur a proposé la démarche Cefoc. Je devais donc construire avec elles une formation de formatrices pour ces femmes qui allaient ensuite former d'autres personnes, notamment celles qui frappent à la porte de la congrégation. Pour qu'elles puissent à leur tour exploiter ces savoir-faire là où elles sont actrices. La décision a été prise d'organiser cette formation en 2012 et la suite en 2013 à Yaoundé.

La première année, tout en faisant découvrir les deux premiers dossiers de la formation longue du Cefoc (*Vouloir-vivre* et *Vivre-ensemble*), il fallait aussi former à l'animation. Ainsi, la veille d'un travail en carrefour, par exemple, certaines apprenaient comment animer un sous-groupe de travail. Il fallait aussi faire preuve de créativité pour fonctionner avec peu de supports écrits et pour proposer des méthodes non verbales : des jeux de rôle, du théâtre et même la musique, de la chanson voire de la danse. Pour moi, culturellement, c'est plus facile de comprendre le dessin que la danse mais c'était une découverte intéressante ! La deuxième année, avant de démarrer le travail du troisième dossier, le groupe a évalué ce qu'elles avaient pu mettre en place dans leur pays à partir de la méthode apprise dans les deux premiers dossiers. Elles avaient très bien préparé le récit d'expériences vécues et des fruits produits.



C : Outre la découverte toujours riche d'autres cultures, quel intérêt peux-tu relever d'une telle expérience de formation pour le Cefoc ?

T.T. : D'abord le fait d'expérimenter la pratique des dossiers sur une période réduite mais intensive. Nous avons travaillé cinq jours par semaine à raison de six heures par jour et durant un mois. Les effets produits ne sont probablement pas les mêmes qu'un groupe de formation classique. Il n'y avait pas de rapport de réunion mais on avait plus facilement en tête ce qui s'était fait les jours précédents. Par ailleurs, adapter les trois dossiers à l'Afrique était intéressant : trouver d'autres textes ou supports piqûres¹, des contes africains, des supports plus adaptés au vécu et à la culture locale pour le travail du premier dossier. On est très vite passé aux récits des personnes comme textes-piqûres. Pour le dossier « Sens et foi » où l'on visite quelques grandes traditions de sens en lien avec les questions de sens des participants, nous avons abordé le processus de sécularisation de la société occidentale et la laïcité même si, à première vue, ce n'est pas présent dans les cultures locales. Par contre, le thème de la sorcellerie s'est avéré incontournable même si c'est un sujet un peu tabou. Pour le travailler, on a fait appel à quelqu'un qui vit à Yaoundé et qui a été initié à la sorcellerie par son grand-père. Inutile de dire que pratiquer et adapter ce troisième dossier dans des contextes politique, économique et social différents du nôtre éclaire autrement les questions de sens et de foi.

L'aventure internationale n'est pas finie ! En 2015, c'est en Asie qu'elle se prolongera, aux Philippines, pour le même type d'expérience. Voilà une méthode qui s'exporte plutôt bien, semble-t-il !

1 Un texte piqûre, dans le premier dossier, est un texte, une chanson ou encore un extrait vidéo utilisé pour susciter les réactions des personnes et pouvoir aborder ensuite ce qui leur tient à cœur, leurs « vouloir-vivre » !

Présence fraternelle, dans l'espérance

La Fraternité des Petites Sœurs de Jésus est une congrégation religieuse féminine et internationale appartenant à l'Église Catholique. Elle a été fondée en 1939 par Petite Soeur Magdeleine de Jésus (Magdelein Hutin). Elle fait partie de ce qu'on appelle la Famille Spirituelle de Charles de Foucauld.

« Vivre avec Jésus... Cela nous place avec Lui dans une présence d'amitié, de voisinage et de solidarité, avec d'autres, qui deviennent nos frères et nos sœurs. Implantées en petites fraternités, dans la vie ordinaire des quartiers ou des villages, solidaires aussi par le travail, nous vivons avec eux l'aventure de l'espérance. Nos amis, sédentaires ou nomades, nous ouvrent à la richesse de tant de peuples, dans tous les continents et cela même dans les situations les plus douloureuses (comme la prison, la drogue, la rue, la prostitution). »

« Soyez des contemplatives tout en restant très proches de vos frères, vous mêlant à leur vie, partageant leurs joies et leurs souffrances. » (petite sœur Magdeleine)

Extraits du site internet : <http://petitessoeursjesus.catholique.fr>

« Quand les convictions s'invitent dans une démarche de formation interculturelle »

3

volets de l'analyse, voici quelques questions posées :

Développer un partenariat entre associations d'horizons culturels différents pour poser des questions de sens : est-ce possible ?

Comment co-construire un tel projet ? Est-ce que cela prend du temps ? Quels sont les écueils à éviter ?

Et les formateurs ? Doivent-ils être des « super-formateurs » ? Doivent-ils travailler en duo dans une perspective aussi interculturelle que le groupe ?

Laila Amahjour et Véronique Herman proposent une approche de l'interculturalité ancrée dans une expérience d'Education permanente. Les textes rendent compte d'un parcours de formation proposé conjointement par le Cefoc et l'asb Sagesse au Quotidien de 2011 à 2013.

La lecture de cette analyse à deux mains peut intéresser des formateurs mais aussi participants de groupes, toute personne désireuse d'approcher une manière de co-construire une formation autour de l'interculturalité, de travailler sur des thèmes liés à l'interculturalité.

Les analyses sont ponctuées d'encarts présentant des éléments de recul et, par endroits, du témoignage des rédactrices, ce qui rend la lecture plus vivante.

Dans un groupe tout à la fois intergénérationnel, multiconvictionnel et interculturel, oser parler de ce qui étonne, des découvertes que l'on fait, mais aussi de ce qui choque... Même pas peur, nos deux formatrices !

Et vous, qu'auriez-vous répondu à la question : « Qu'arrive-t-il à mes valeurs quand je comprends celles des autres ? »

Bonne lecture !

Les analyses sont téléchargeables sur le site du Cefoc (taper « interculturel » dans « Rechercher sur le site » pour y accéder plus facilement) :

http://www.cefoc.be/IMG/pdf/Analyse_1_2014.pdf
http://www.cefoc.be/IMG/pdf/Analyse_2_2014_.pdf
http://www.cefoc.be/IMG/pdf/Analyse_3_2014_.pdf

Elles sont également disponibles sur simple demande auprès du secrétariat

